

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 80 (1992)

Heft: 3

Artikel: Ceux de Gurs

Autor: Klein, Sylviane / Polonovski Vauclair, Brigitte

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279937>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ceux de Gurs

Petit à petit sortent du silence les événements ou les gestes de la période obscure de la dernière guerre mondiale.

L'exposition qui se tient jusqu'au 28 mars, tous les jours de 10 h à 17 h, (sauf mardi) au Musée de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge à Genève rassemble 150 dessins, peintures, aquarelles surtout, photos et témoignages recueillis par Elsbeth Kasser, infirmière suisse, entre 1939 et 1943 dans le camp de Gurs.

Au début de la guerre, la France ouvrit une centaine de camps d'internement sur



Max Lingner, «Ceux de Gurs», dessin à l'encre de Chine et gouache blanche sur papier journal. (Photo Victor Fatio)

Un dernier signe de vie...

«Nous voyons arriver de grandes filles courageuses*. Ce sont les directrices de la Croix-Rouge suisse dans les camps de Gurs et de Rivesaltes. Elles portent souliers plats, socquettes et chignon; leur visage et leurs jambes sont tatoués de piqûres de punaises. Elles marchent comme des hommes, elles sont fourbues, leurs yeux sont tristes. Elles sont au cœur de l'horreur. Elles ont pu pénétrer dans les camps dès 1940 pour y apporter nourriture, soins médicaux, réconfort moral. Dans leur serviette, elles apportent des dessins bouleversants, des poèmes déchirants: cette modeste moisson est le dernier signe de vie de ceux qui ont dû partir...»

Ces lignes sont tirées d'un petit volume paru en 1985** Anne-Marie Im Hof-Piguet y raconte en toute simplicité son rôle et celui d'autres Suissesses qui ont dirigé les maisons créées par la CRS pour tenter d'abriter et de défendre des enfants et adolescents juifs menacés de partir, eux aussi, vers les camps d'exter-

mination. Une partie d'entre eux ont tout de même été déportés, mais quelques-uns, bien peu sans doute, ont été sauvés par ces jeunes femmes, Suisses et Françaises, qui, au risque de leur propre vie, les ont fait passer en Suisse.

Si nous rappelons ce livre aujourd'hui, c'est pour qu'on n'oublie pas ce qui s'est passé, c'est aussi pour que ne tombent pas dans l'oubli les noms de ces femmes. C'est enfin parce qu'il montre dramatiquement, par quelques exemples de refoulements à la frontière suisse enfin atteinte, l'opposition entre la raison d'Etat, qui a souvent prévalu à Berne, et les efforts humanitaires de celles et ceux qui, œuvrant sur le terrain, mesuraient mieux les risques courus par leurs protégés. Les autorités n'étaient d'ailleurs pas seules en cause, mais bien aussi l'opinion publique. C'est ce qui conserve à la Filière sa cruelle actualité.

* Elsbeth Kasser et Emmi Ott.

** La Filière en France occupée 1942-1944; Editions de la Thière, Yverdon-les-Bains, 166 pages.



Julius C. Turner, portrait d'Elsbeth Kasser réalisé à Gurs en 1942.

son territoire. Gurs, au pied des Pyrénées, dans le sud-ouest, pouvait contenir 20 000 personnes. Entre 1939 et 1943, plus de 60 000 personnes furent internées là-bas. Tout d'abord, au printemps 1939, il y eut les soldats de l'armée républicaine espagnole réfugiés à la fin de la guerre civile puis, à l'éclatement de la guerre, tous les Allemands vivant en France, y compris ceux qui avaient fui le 3e Reich au péril de leur vie, furent enfermés. En 1940, furent déportés à Gurs plus de 6500 juifs du pays de Bade, du Palatinat et de la Sarre. A cette époque, on interna aussi des juifs de France. Le 23 mai 1940, un convoi arrive du Vélodrome d'hiver à Paris, 2000 femmes allemandes, résistantes, résidentes en France. Ce sont les «étrangères indésirables».

Gurs n'était pas un camp d'extermination comme Auschwitz ni un camp de travail comme Neuengamme. Les internés étaient abandonnés à leur propre sort. La nourriture, l'approvisionnement médical et le logement étaient déplorables, et plus de 1000 personnes y moururent misérablement. La gestion du camp dépendait des autorités françaises totalement dépassées par l'ampleur de la tâche. L'indifférence des gens et l'antisémitisme ont fait le reste. Plus de 4000 internés juifs furent déportés à Auschwitz par des Français qui composèrent les convois; 382 baraquas de 24 m sur 2 m 50, pas de sanitaires ni de cloisons, pas de vitres aux ouvertures, 50 à 60 personnes par baraque, 13 îlots séparés par des fossés

(Suite en page 16)



Julius C. Turner, «Déportation», Gurs, 1942.

L'Ange de Gurs

Dans la campagne bernoise aux environs de Thoun où elle a passé son enfance, Elsbeth Kasser a retrouvé un peu d'apaisement et le courage de faire revivre le passé.

De son balcon, d'où elle peut distinguer par temps clair la couronne des montagnes et le sommet du Stockhorn, elle voit aussi le clocher de la cure d'Amsoldingen où son père était pasteur. Le visage limpide sous les mèches blanches, des yeux bleus qui vous transpercent, celle que l'on a surnommée l'Ange de Gurs est aujourd'hui âgée de 82 ans. Infirmière et ergothérapeute au service des faibles et des malheureux durant toute sa vie, Elsbeth Kasser s'étonne elle-même de son destin extraordinaire.

Née au pied des montagnes bernoises, elle a grandi entourée de quatre frères et sœurs. C'est une enfant vive, forte en rédaction, qui aime le chant et la gymnastique. Un peu espiègle aussi, et rebelle lorsque, en cachette de sa mère, elle se plaît à user d'un langage fort peu convenable, pour le plaisir, parce que «ça ne se fait pas».

A la fin des années d'école, elle s'en va chez les Welsch, comme c'était la coutume alors. A 19 ans, elle découvre

l'Angleterre. Elle apprendra ensuite, dans les hôpitaux de Thoun et de Berne, et par des journées de dix-sept heures, son métier d'infirmière.

En 1937, elle rejoint l'Espagne contre le gré de ses parents. C'est la première fois qu'elle outrepassa leur volonté. Elle soigne d'abord des malades du typhus, puis, de 1938 à 1939, elle accomplit un travail social pour le compte du Service civil international.

L'année suivante, c'est la guerre finno-russe. Elle est alors engagée dans un hôpital d'Elsinki. Puis le destin conduit ses pas vers le sud de la France. C'est là que, pour la première fois, elle entend parler de Gurs. Immédiatement et irrésistiblement, elle y est attirée. Elle s'y rend, seule. Vingt mille enfants, femmes, hommes, vieillards, pour la plupart juifs, y sont entassés dans 382 baraques où ils peuvent à peine se mouvoir. Elsbeth ne supporte pas de rester à l'extérieur pour distribuer les vivres. Elle veut être au milieu d'eux. Péniblement, elle obtient, dans ce qui sert de bordel, un vieux lit de camp. En une semaine, elle transforme le baraquement en un lieu d'accueil chaleureux. Ainsi débute son engagement à Gurs, parmi des centaines d'enfants à qui elle distribue du lait chaud et des vivres, et surtout un peu de chaleur humaine. Chaque jour elle chante avec eux. Elle cultive aussi un petit jardin qui

lui apporte quelques suppléments de légumes. Elle soigne les malades, organise des groupes d'entraide, monte des spectacles, des concerts, des animations, encourage l'expression artistique. Plus, Elsbeth Kasser ne le dira pas, tant le souvenir fait encore mal...

En 1943, elle rentre au chevet de son père. Elle traverse clandestinement la frontière genevoise et tombe sur une patrouille qui l'arrête. C'est son premier contact avec un camp de police suisse, déterminant. Peu de temps après, elle devient inspectrice de camps pour réfugié-e-s civil-e-s en Suisse. Des milliers d'enfants, grâce à elle, trouveront refuge dans notre pays. A la fin de la guerre, elle voyage de pays en pays au nom de la Croix-Rouge.

En 1949, c'est le retour en Suisse, épuisée. Elle s'attaque à de nouveaux défis. Elle sera pionnière dans la réinsertion professionnelle des jeunes handicapé-e-s, et première ergothérapeute employée dans un hôpital suisse. Durant quarante ans, les tableaux qu'elle a sauvés du camp de Gurs sommeilleront au fond d'une armoire. Après tant d'années de haine et de chagrin nés de la guerre, Elsbeth Kasser peut enfin livrer à la sensibilité du public ces œuvres émouvantes, ces portraits, ces scènes parfois cruelles de la vie du camp.

Sylviane Klein

et des barbelés... c'est là que des infirmières suisses telles Elsbeth Kasser et Emmi Ott s'enfermèrent pour déployer une activité humanitaire grâce à des secours venus de Suisse notamment.

Beaucoup d'artistes célèbres séjournèrent à Gurs, écrivains comme Arthur Koestler, philosophe, comme Hanna Harendt, cinéaste et journaliste, comme Lotte Eisner, dessinateur, comme Max Lingner, chansonnier, comme Alfred Nathan, pianistes, peintres dont je ne peux citer tous les noms. Certains sont morts en camp d'extermination, d'autres se sont échappés et ont assez vécu pour raconter. Le magnifique catalogue de l'exposition fournit une très grande bibliographie. Dont sont tirées les illustrations de cet article. Tous ces artistes ont peint leur vie quotidienne dans le camp avec des paysages, des portraits, et Mme Kasser a reçu en cadeau ou a acheté à ces prisonniers cette collection qu'elle présente enfin au public. «Il me fallut longtemps pour surmonter mes difficultés à parler de cette période. Je n'ai jamais pu oublier les yeux affolés des déportés et leurs cris venant des wagons à bestiaux: sœur Suisse, racontez-le dans votre pays, racontez-le au monde entier, ce qui se passe ici!»

Et quarante-huit ans après, elle exauce le souhait des victimes. Il était temps, car certains maintenant veulent en effacer la mémoire.

La Croix-Rouge, qui présente l'exposition, insiste pour rendre hommage à ceux qui ont mis un peu d'humanité en pratique à cette époque et pour garder mémoire de son impuissance face au génocide nazi.

Cette exposition émouvante mérite une grande visite. En plus des œuvres d'artistes confirmés, il y a des dessins d'enfants, des photos, des lettres, des objets, et un film de deux heures tourné par FR3 en 1991, film sur les camps du silence, qui passe à 10 h, 12 h et 14 h.

Cette exposition est gratuite, le catalogue coûte 10 francs. Il faut y aller.

Brigitte Polonovski Vauclair



Julius C. Turner, «Déportation», Gurs, 1942.

IMPOTS

- Comptabilité
- Révision
- Gestion

BFN Bureau Fiduciaire
M. Nyffenegger
65, rue de la Prulay, 1217 Meyrin
Tél. 782 87 35

Fiduciaire **tao** s.a.

Fiduciaire Tao s.a. • 61 route de Chêne • 1208 Genève

Tél. (022) 735 88 44

Femmes Suisses

Le journal des femmes
qui n'ont pas froid aux yeux.